

ROBERT WALSER

NOUVELLES DU JOUR



ZOE
POCHE

En 1999, les Éditions Zoé ont commencé à publier les petites proses de Robert Walser qui n'avaient pas été réunies de son vivant sous forme de livre. Après *Retour dans la neige. Proses brèves I*, voici *Nouvelles du jour. Proses brèves II*, de petites histoires écrites dans les années 1921 à 1933.

«Ce bouquet de proses brèves donne un éblouissant aperçu de la forme libre et nomade dont Walser est le maître incontesté : le “feuilleton”, la chronique, ces petits textes produits au jour le jour, pour l’usage du moment. La plupart ont paru dans des quotidiens ou des revues de Berlin, Francfort, Prague ou Zurich.

Tout est prétexte à écrire : radio ou jardin, cochon ou canari, hommes “arrivés”, polissons, artistes et jeunes tendrons sont au centre de ces chroniques, esquisses de récits parfois, où la rêverie, l’illusoire et les digressions improbables prennent le relais de l’observation.

Quelques-unes d’entre elles livrent d’ailleurs, de façon parfois allusive, l’art poétique du feuilletoniste, ce journaliste sans portefeuille qui écrit “pour des prunes”. Si l’écriture, jouant avec l’hétéroclite, fait face à l’éparpillement du jour, l’écrivain, lui, aperçoit dans chaque objet “une sorte de question”, et surtout, insuffle à la langue une vie

pantelante. De là, les abruptes volte-face de ces “tentatives d’approfondissement du quotidien”, où l’on passe sans transition de la malice à la gravité, de la tendresse à la désillusion, de la distance à l’effusion, avec une légèreté à vif que l’on sent être une forme blessée de l’amour. »

Marion Graf

ROBERT WALSER

NOUVELLES
DU JOUR

Proses brèves, II

*Traduit de l'allemand
par Marion Graf*

*Textes choisis
par Golnaz Houchidar*

Préface de Peter Utz

ZOE

POCHE

*Ce livre a bénéficié de l'aide de Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture*

*Nous remercions la Ville de Genève,
Département des Affaires culturelles,
pour la bourse d'édition 2009-2010*

Version originale :

*Sämtliche Werke in Einzelausgaben,
édités par Jochen Greven,*

vol. 17, *Wenn Schwache sich für stark halten.*

Prosa aus der Berner Zeit, 1921-1925,

vol. 19, *Es war einmal. Prosa aus der Berner Zeit 1927-1928,*

vol. 20, *Für die Katz. Prosa aus der Berner Zeit 1928-1933.*

Avec l'accord de la Robert Walser Stiftung,

© Suhrkamp Verlag, 1986

Édition originale : Éditions Zoé

© 2000 pour la traduction française

© Éditions Zoé, 11 des Moraines

CH – 1227 Carouge-Genève, 2009

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

Illustration : Gaston Chaissac,

Canard et deux enfants au mur, 1945

© Pro Litteris, Zurich

ISBN : 978-2-88182-659-7

Préface

Walsler est inépuisable ! Même en admettant que l'on puisse parachever la lecture et l'interprétation d'un de ses textes, on trouvera toujours parmi les petites proses, dont le nombre dépasse amplement le millier, telle page encore inconnue, telle autre qui nous aura échappé ou telle autre encore que l'on aura oubliée. L'édition française des proses brèves de Walsler, attentive à mettre en lumière toutes les facettes de son art, doit elle aussi puiser arbitrairement dans ce fonds. Après les textes des périodes berlinoise et biennoise rassemblés dans *Retour dans la neige*, le présent volume est consacré tout entier à l'époque bernoise.

C'est en 1921 que Walsler quitte Bienne pour s'installer Berne, où il occupe brièvement un emploi aux Archives cantonales. Il ne tarde pas à reprendre son indépendance : un petit héritage assurera, transitoirement du moins, sa modeste existence, tandis que le nouvel environnement donne un nouvel élan à son écriture. C'est une

période singulièrement productive qui commence, alors même que Walser, à l'exception de *La Rose* (1925), n'a plus la possibilité de publier un seul livre. D'autant plus nombreuses, les proses qui paraissent en revues et dans les quotidiens. Car à Berlin, Francfort, Prague et Zurich, le nom de Walser, pour les rédactions des journaux importants, est encore auréolé des succès de la période berlinoise. Ainsi donc, il renoue avec la vie littéraire de toute l'aire germanophone, dont il avait été coupé durant les années de guerre.

Walser fait acte de présence sur ce marché avec une ténacité impressionnante. Pour y réussir, il invente à cette époque un mode d'écriture tout à fait personnel. Il passe consciemment « de la rédaction de romans aux petites proses » pour la bonne raison, peut-on lire dans « Mes efforts », que « les vastes constructions épiques commençaient comme qui dirait à [l'] irriter ». Et sa main d'écrivain menaçant de refuser tout service, ainsi qu'il le suggère dans le même passage, il ébauche tout d'abord ses proses au crayon, dans une écriture miniaturisée à l'extrême. Ces « microgrammes », selon le terme en usage, n'ont été déchiffrés que récemment. Par la suite, il trie ces esquisses et les recopie au propre, à l'encre, pour les envoyer aux rédactions de journaux. Là, la publication se fait parfois attendre. De nombreux manuscrits recopiés à l'encre, restés inédits, n'ont été publiés que bien des années après la mort de Walser dans la première édition des œuvres complètes en langue allemande. Tel est le cas d'une partie des textes réunis dans ce volume,

tandis que les autres n'avaient paru, du vivant de leur auteur, que dans des journaux.

Au moment où il se retire de la sorte dans un système d'écriture parfaitement privé, Walser, à plusieurs égards, devient un marginal. À Berne, il perd le contact direct avec l'atmosphère surchauffée, stimulante, du Berlin des années vingt. Et à Berne même, il mène une existence d'original, quasiment inconnu, logeant dans des mansardes, n'attirant guère l'attention, sinon par ses tournées dans la vieille ville et ses bistrots. « Autour de lui, la solitude se faisait », peut-on lire dans un manuscrit inédit au titre éloquent, « L'homme usé ». L'euphorie d'écriture, dans laquelle Walser parvient encore à s'immerger, alterne avec des phases dépressives et improductives. C'est lors d'un de ces épisodes que Walser, en 1929, accepte d'entrer à l'asile d'aliénés de la Waldau, près de Berne. De là, il continue de livrer ses proses aux journaux. C'est ainsi, en écrivant, qu'il reste debout, ainsi qu'il garde le contact avec le public, très éloigné et dispersé, de ses lecteurs. Ce n'est qu'en 1933, alors qu'il est transféré contre son gré à l'asile d'Herisau, dans le lointain canton d'Appenzell, qu'il cesse d'écrire. Quoi qu'il en soit, ainsi qu'il devait le dire plus tard avec clairvoyance à Carl Seelig, son avenir éditorial était des plus sombres. Car en 1933, la prise du pouvoir des nazis met un terme brutal à la parution des journaux libéraux dans lesquels Walser publie. La folie réelle du Troisième Reich est tout aussi responsable du silence littéraire de Walser

que la folie prétendue, et fort controversée, de Walser lui-même.

Le forum littéraire au sein duquel Walser évolue dans les années vingt, et qui sera détruit par les nazis, est le *feuilleton*. Ce terme ne désigne pas seulement la rubrique qui, dans les quotidiens, accueille les informations culturelles de toute espèce, comptes rendus de livres et critiques de théâtre aussi bien que romans-feuilletons. Le mot *feuilleton*, dans les pays de langue allemande, désigne aussi une forme de chronique qui fleurit dans cette rubrique au tournant du siècle : un genre littéraire extrêmement ouvert et subjectif, qui à première vue ne se définit que par sa brièveté et par sa place spécifique dans le journal. C'est là que Walser et nombre de ses collègues, écrivains de renom, trouvent un gagne-pain ; à cet égard, loin d'être un marginal, Walser est un auteur représentatif d'un genre littéraire important de l'époque. Lorsqu'ils écrivent pour les journaux, les écrivains d'alors peuvent se laisser aller, donner libre cours à toutes sortes d'expérimentations littéraires. Mais en contrepartie, on exige d'eux qu'ils trouvent chaque jour une idée, en sorte que le dialogue fictif avec le lecteur sur lequel compte le journal ne s'interrompe jamais. Et l'oubli les guette, car leurs textes, sur ces pages où seule compte la « nouveauté », ne sont pas destinés à vieillir. Il s'agit de produire sans trêve et sans relâche, ainsi que le chroniqueur l'annonce d'emblée dans la série de textes intitulés « Nouvelles » qui ouvre ce volume.

Walsler ne donne pas à ces « Nouvelles » la forme de nouvelles au sens établi par la tradition littéraire. Dans sa « Lettre à un acquéreur de nouvelles », Walsler met en garde le lecteur qui attendrait de lui des histoires captivantes ou des raffinements narratifs. Ses *feuilletons*, bien plutôt, sont « quelque chose d'expérimental et de prudemment tâtonnant ». Ces tentatives tâtonnantes, Walsler, dans sa période bernoise, les risque dans toutes les directions, car la forme de la chronique, ouverte et indéterminée, s'y prête admirablement. Tout lui est thème, ou plutôt, prétexte d'écriture. Des jardins, thème archaïque s'il en est, jusqu'à la radio, le dernier cri. Une même affectueuse attention l'attache au cochon dans tous ses états, et au canari volatile et mystérieux. Son intérêt va « aux questions de l'âme autant qu'à celles de l'estomac ». Il notera des « Pensées nocturnes », mais aussi des observations triviales, glanées au gré de la flânerie. De charmants moments de lecture des grands classiques que sont Keller, Kleist et Brentano sont présentés comme « du nouveau ». Puis soudain, il décoche un coup bas, intitulé sans détour : « Ici, on critique ! » Il s'agit en l'occurrence d'une attaque déguisée d'un livre de Max Brod, l'admirateur et l'intercesseur de Walsler à Prague. Ainsi Walsler chroniqueur se frotte-t-il à tout, en véritable « journaliste sans portefeuille », selon la définition que Daniel Spitzer, l'ancêtre autrichien du *feuilleton*, a donnée du chroniqueur, ce spécialiste du tout venant au jour le jour.

En écrivant, Walser se livre journallement au quotidien, mais ce faisant, il cherche à le dépasser. Le *feuilleton*, pour lui, est une « tentative d'approfondissement du quotidien ». Il devient une forme d'art au moment où le chroniqueur parvient à « apercevoir dans chaque objet une sorte de question », peut-on lire dans un texte, « J'étais un moineau », qui formule son propre enjeu de *feuilleton*. Du même coup, le moineau lui-même devient l'emblème de la chronique, de la petite forme : un oiseau des villes à la vie éphémère, familier, petit et sans éclat, impertinent parfois. Un oiseau qui sait bien qu'il n'a pas la moindre chance d'atteindre l'Olympe de l'immortalité littéraire. Et conscient que chaque jour, il s'expose aux griffes du chat. Le chat, dans l'un des textes les plus profonds et les plus beaux qu'ait écrits Walser, désigne l'institution du *feuilleton*, et toute la « machinerie de la civilisation » à laquelle, jour après jour, le chroniqueur se donne en pâture. Mais en même temps, le chat, ne serait-ce que depuis Baudelaire, est la muse de l'artiste moderne. Pour cette raison, sous la plume géniale et énigmatique de Walser, le chat incarne également le potentiel poétique qui sommeille dans le *feuilleton*, et que Walser, inlassablement, s'entend à réveiller.

Même si Walser, ici comme ailleurs, reflète sa propre situation de *feuilletoniste*, et alors même qu'il dit souvent « je », ce « je » ne peut être assimilé sans autre à Walser. Car pour le chroniqueur, dire « je » est un habitus et une obligation professionnelle. Il faut que sa voix de soliste se distingue de la poly-

phonie anonyme des pages de journal, afin que le journal reste identifiable pour le lecteur et s'adresse à lui personnellement. Le «je» est le pronom qui correspond au code du *feuilleton*. À l'encontre de ce que de nombreuses lectures biographiques présupposent, ce n'est pas simplement la voix de Walser qui parle à travers ce «je». Même le texte intitulé «Walser à propos de Walser», où l'on attendrait des phrases en forme de trous de serrure, permettant de jeter un coup d'œil sur un Walser privé et authentique, nous tend dès la première phrase le piège d'un paradoxe: «Ici, c'est l'écrivain Walser que vous entendez parler» – comme si ce n'était pas cet écrivain, de toute manière, que l'on entend parler dans chaque phrase de Walser! Même provocation, même paradoxe dans «Mes efforts»: «par principe, dans la présente tentative d'autoportrait, j'éviterai toute dérive personnelle». Et le moineau d'affirmer: «J'étais celui que je suis maintenant, et pourtant, j'étais un autre». Dans le gazouillis du chroniqueur, le «je», d'une façon éminemment moderne, est méconnaissable et fuyant – «je» est un autre. Tout comme Walser, dans sa période bernoise, change constamment d'adresse, de même le «je» du chroniqueur, sur les pages éphémères du journal, est un sujet nomade – un «je» sans domicile fixe.

D'autant plus que ce «je» s'expose à la profusion des voix de son temps et compose, à partir de ce qu'il entend, son propre masque sonore. Dans «Le sale gosse», qui commence par un jeu raffiné entre un «il» et un «je», le promeneur déclare

aux ouvriers agricoles qu'il rencontre : « Vos voix sont bien les miennes, n'est-ce pas ? » En revêtant ces voix multiples, Walser porte le monde à l'oreille du lecteur. Telle est sa forme d'ouverture permanente, sa déclaration d'amour, durable et tenace, à tout ce qu'il découvre chaque jour autour de lui.

C'est aussi bien ce que font apparaître les curieuses histoires d'amour que Walser, dans sa période bernoise, rédige sous forme de *feuilletons*. Dans leur trivialité, ce sont d'abord des histoires que « la vie » même aurait pu écrire, ou plutôt, les auteurs de cette littérature de kiosques de gare que Walser aime tant. C'est avant tout aux personnages féminins que notre chroniqueur voue tous ses soins. Car la relation qu'il a avec eux est à l'image de son rapport à la réalité : un lien positif, voire érotique, mais empreint d'une timidité indéfectible, qui exclut une proximité dernière. Walser s'assure contre cette peur du contact en pourvoyant à ce que ces femmes soient, de toute évidence, faites du papier sur lequel elles prennent forme sous nos yeux. Elles ne vivront qu'à la faveur du moment où l'auteur leur fait sa déclaration d'amour. Il y a là un vieux mythe masculin de la création que Walser sait aussitôt tourner en dérision – il n'est que de relire « Ernestine ». Et il poursuit cet acte créateur jusqu'au moment où la créature se démantibule entre ses mains. Ses histoires d'amour n'évoluent pas pour le meilleur ou pour le pire, mais se cassent, tombent en pièces détachées, comme les poupées de son que l'enfant

curieux éventre, même s'il les aimait un instant auparavant. Et voici donc, exposée à nos yeux, la vie intérieure de ces histoires : des articulations, des élastiques, des ressorts, du bourrage. Fascinés et effrayés tout à la fois, nous prenons conscience que jamais les morceaux ne se réuniront pour former un tout. Le rire enfantin nous reste dans la gorge : d'un seul coup, nous voici adultes.

Ainsi apparaissent les textes de Walser à nos yeux : en dépit de tout le plaisir du jeu et de toute la vigueur de l'engagement que l'auteur a pu mettre dans son expérimentation, les divers éléments de ces *Nouvelles du jour* ne se rassemblent pas pour constituer le corps d'une nouvelle. La vie que le regard d'un enfant parvient à communiquer à la poupée la plus figée, cette vie peut et doit renaître et se développer à neuf, à partir des membres épars du texte. Dans « Mes efforts », Walser lui-même décrit cet enjeu propre à son écriture : « Lorsqu'il m'arrivait, occasionnellement, de scribouiller au petit bonheur, cela pouvait avoir l'air un peu saugrenu aux yeux des gens archisérieux ; mais en fait, j'expérimentais sur le terrain de la parole, dans l'espoir que la langue recelait quelque vitalité encore inconnue que ce serait une joie d'éveiller. » Cette vitalité, qui semble encore cachée à Walser lui-même – puisse le lecteur la découvrir dans ces textes !

Peter Utz

traduit de l'allemand par Marion Graf

Nouvelles du jour

À présent, je suis un petit peu mieux habillé qu'avant, je porte un chapeau ultra-chic, je me comporte en conséquence, je paie mes factures ponctuellement, et ma logeuse est mère de deux filles qui ont été liées à deux docteurs en philosophie. Avec le temps, ces messieurs, en quête de nouvelles relations, se sont éloignés de ces dames. Fi, que la froideur et l'infidélité sont laides !

Bref, quoi de neuf ? Récemment, on a donné une conférence sur Dostoïevski, ensuite, il a été question de la valeur de la psychiatrie dans la société. Un prédicateur s'est prononcé sur le sectarisme, il était contre. Au théâtre, on a représenté Marie Stuart ; à cette occasion, j'ai revu M^{me} Else Heims.

Pour le reste, je me sens assez bien, ici à Berne. Certes, je ne suis plus aussi indépendant ; pendant la journée, je travaille dans un bureau, ou plutôt, dans une espèce de salle voûtée, je compulse toute sorte de vieux actes, dossiers, lettres, rapports, ordonnances, j'établis des listes et tâche d'être à

mon affaire, ce que je trouve tout à fait charmant, même si je dois un peu m'y forcer.

Le plus beau, c'est que j'ai bonne conscience. D'ailleurs, cette heureuse disposition ne m'a jamais fait défaut, que je sache. Je viens de perdre malencontreusement une belle dent saine, ce qui par bonheur n'est pas un grand malheur. Certes, je me promène en brèche-dent, dorénavant, mais je continue d'aimer le faire, surtout le soir après le travail, et le samedi après-midi.

Tout le monde sort, jeune et frais, et l'air est rond, gorgé de senteurs, et j'oublie tout, je redeviens celui que j'ai toujours été, je suis heureux et fais toutes sortes de petites rencontres sympathiques, j'appartiens au monde et le monde m'appartient, et le monde est vaste, et mon cœur l'est tout autant, quoiqu'il ne soit plus si jeune que ça.

Mais la jeunesse et la vieillesse, que sont-elles auprès de l'infini de la nature, que sont-elles auprès de cette idée exaltante, et de ce sentiment dans lequel toutes ces menues différences s'abolissent ?

Nouvelles II

Pas de doute, j'ai beaucoup d'assurance. Il m'arrive même de tirer vanité de certaines choses. D'accord, je vis en banlieue. Toutefois, ma chambre a un parquet. Certes, Hesse est mieux logé. Je passe souvent devant son ancienne maison.

Il n'y a pas longtemps, mon miroir s'est brisé. Une vieille femme m'a dit que cela portait malheur. Pourtant, je ne suis absolument pas superstitieux. Est-ce que ce serait bien convenable, de ma part ?

En plus, j'ai un balcon, mais je ne lui ai guère fait honneur jusqu'ici. Je me sens supérieur à ce genre de contribution à la qualité de la vie.

Il est vrai que j'en prends à mon aise. Pour confectionner une petite esquisse de rien du tout, il me faut quinze jours. Les idées, je les laisse tomber, les ramasse à l'occasion, puis les élève jusqu'à moi, ce qui en quelque sorte les ennoblit.

Il y a quelque temps, j'ai reçu un bouquet d'œillet, destinés à me consoler par leur parfum.

D'où prend-on que j'aurais besoin d'une chose pareille?

Beaucoup de gens croient que je suis un agneau, puis soudain, c'est tout le contraire. Quand je mange de la crème fouettée, je peux être assez affectueux.

Tous les midis et tous les soirs, je suis heureux. Je prends un chemin, n'importe lequel, chaque fois nouveau si possible, et cherche à me distraire.

Cependant, il me suffit déjà d'être en mesure d'aimer le monde comme par le passé, d'échanger deux ou trois mots avec quelqu'un, de faire quelque emplette ou de réfléchir à la forme que prendra ma vie future.

Par exemple, quel bonheur lorsque je vois que quelqu'un commence à se lier avec moi! Chaque jour, je me réjouis de voir la semaine s'écouler. Les petites joies, dans certaines circonstances, sont très précieuses.

À propos de promenades dans les environs, un jour mes pas m'ont mené dans une petite ville adorablement située; une autre fois, sur les berges de l'Aar; comme le soleil brillait!

Récemment, non loin d'ici, du côté des collines, je suis passé devant un bâtiment de belle apparence, tout orné d'images, dans lequel j'ai reconnu telle auberge où jadis, dans ma jeunesse, j'étais entré. Jeune, j'espère l'être encore, en un certain sens.

Une femme s'est intéressée à moi. Elle m'a adressé une lettre de plusieurs pages à laquelle j'ai